

*Mai 1968 vu par la littérature contemporaine*

À quoi bon maintenant parler de scolarité, ce purgatoire de l'adolescence. L'époque, sur ce point, était intraitable, stricte, austère. Il fallait apprendre. À tout prix. Et sans fantaisie. Apprendre tout et son contraire. Le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, le saut à l'élastique, la corde à nœuds, les plissements hercyniens, le pic de la Maladetta, le mont Gerbier-de-Jonc, Ovide, *Dicunt Home-rum cacum fuisse*, Charles le roi, notre empereur Magne/Sept ans tout plein est resté en Espagne/,  $ax^2 + bx + c$ , Quand deux verbes se suivent le second se met à l'infinitif, Fontenoy, Richelieu, « *begin, began, begun* », « *hujus, huic, hoc, hac, hoc* », *Ich weisse nicht was es bedeuten soll*, la caverne de Platon, le triangle isocèle,  $a^3 + 3a^2 b + 3ab^2 + b^3$ , tarse, métatarse, *Ideoprecor beatam sem-per virginem, How oldareyoui*.

À ce rythme-là, vieux, nous l'étions avant l'âge. Apprendre à marche forcée, apprendre à manger sans mettre les coudes sur la table, à nager sur le ventre, sur le dos, sur le côté, à se tenir droit, à ne pas mettre les doigts dans son nez, à ne pas répondre, à se taire, à se contrôler, bref, comme on disait à l'époque, « apprendre à être un homme ». Étrangement, cette éducation passait par l'Angleterre, territoire flottant et initiatique où tout petit bourgeois était censé parfaire sa première ou seconde langue, appendice qu'il s'empressait, sitôt le Channel franchi, de fourrer dans la bouche de la première Londonienne venue. Vers l'âge de quinze ou seize ans nous avons, donc, tous les yeux déjà rivés sur les falaises de Folkestone, avides de connaître enfin ces prometteuses Anglo-Saxonnes dont on nous avait instruits qu'elles n'avaient pas froid aux yeux.

Il faut s'imaginer la France d'alors, une 403 bleu marine ou grise, intérieur en velours ras, de Gaulle au volant, les deux mains sur le cercle, Yvonne à ses côtés, le sac à main sur les genoux, et nous, nous tous, derrière, en proie aux nausées des promenades dominicales, à l'ennui vertigineux d'un avenir déjà démodé. Paul VT au balcon et Pompidou à l'accordéon, indémodable Premier ministre, éternel porte-coton de la V<sup>e</sup> République. Oui, nous tous à l'arrière, les vitres légèrement entrouvertes pour nous faire tenir tranquilles et surtout éviter les remous d'air. La France ressemblait à ces familiales au dessin un peu raide, ces berlines de petits notaires ou d'employés de l'Etat, tristes à périr, conduites sans excès ni fantaisie par un général catholique toujours prompt à rétrograder les vitesses dans l'ordre de la grille, et qui, le reste du temps, vivait dans les téléviseurs Grandin. Je vous parle d'un pays aujourd'hui bien plus englouti que l'Atlantide, un pays avec des sommiers de laine, des Mobylette jaunes, de l'huile d'olive vendue au détail, des bouteilles consignées, un pays où il n'y avait rien de louche ni de scandaleux à payer une voiture avec de l'argent liquide, lequel ne provenait pas de revenus illicites ou de bénéfices dissimulés au fisc, mais de longues années d'économies. Le vendeur remplissait le bon de commande, l'acheteur glissait la main dans la poche de sa veste, en sortait plusieurs liasses reliées par des épingles, recomptait les billets aussi larges que des serviettes de restaurant et concluait l'affaire. Oui, c'est ainsi que l'on achetait des voitures, ou des gazinières et même des maisons. Avec des imposantes feuilles de papier coloriées et craquantes comme des biscottes. Certaines fins de semaine, mon père rentrait à la maison avec la recette de la journée. Il était alors plus chargé qu'une diligence de la Wells Fargo. Ces soirs-là, j'attendais que tout le monde dorme, et discrètement, tel un Fantomas domestique, je prélevais quelques petites coupures dans le mael-strôm de ce magot.

Chez Simca, après la valse des V8, la folie des grandeurs et la vie de château, on était revenu à des ambitions et des appellations plus modestes. Ainsi, mon père ne vendait plus des Chambord, des Versailles et des Beaulieu mais plus prosaïquement des Simca 1000, 1100, 1300 et 1500. L'enseigne sur la façade continuait à briller Jour et Nuit. Mais il y avait dans sa lumière quelque chose d'encore imperceptible qui, pourtant, disait qu'une époque était en train de finir, et qu'une autre, encore indéfinissable, fragile, pareille à un parfum naissant, flottait dans l'air de ce pays.

Pour ma part, je fis ma révolution personnelle durant l'été 1965. Sur les conseils de mon professeur de langue, mes parents consentirent à m'expédier un mois durant dans le giron éducatif d'une sinistre famille sise Atwater Street, à East Grinstead, trou sans fond, situé à une heure au sud de Londres.

Mes hôtes s'appelaient les Groves. James et Eleonor Groves. Ils avaient pour particularité de bavarder à tort et à travers - mais, comme disait Beckett : « Apporter de la voix, n'est-ce pas déjà le premier degré de la compagnie ? » -, de boire des hectolitres de gin et de sentir en permanence la transpiration. Pour se déplacer ils possédaient une Borgward deux portes dont on ne savait, jamais que penser quel que fût l'angle sous lequel on la considérait. Outre leur penchant pour l'alcool, et peut-être même à cause de cela, les Groves étaient des gens extrêmement décontractés, sans aucun a priori éducatif, comprenant parfaitement qu'un jeune Français en vacances puisse découcher d'East Grinstead aussi souvent et aussi longtemps qu'il le désirait, pourvu qu'il fasse attention à regarder du bon côté en traversant la rue. Aujourd'hui encore je sais infiniment gré à ces alcooliques malodorants de m'avoir permis de découvrir, l'espace d'un mois, ce que des gens recherchent parfois en vain durant toute une vie : le sexe, l'amour, le rock and roll et la joie absolue d'être soi.

Pour la première fois, j'avais vraiment la sensation d'exister. J'éprouvais cette griserie permanente qui me donnait toutes les audaces. Parler à des filles, marcher en les tenant par l'épaule, se les embrasser, caresser leurs incroyables seins, glisser une main sous leurs intimidantes jupes et, lorsque la chance me souriait, toucher enfin au but, ressentir cette trop

brève électrocution qui faisait désormais de vous un homme et vous autorisait, le moment venu, à rentrer la tête haute dans vos foyers. Durant ces trente jours exceptionnels, sans famille ni patrie, je grésillais de cette même vitalité que doit ressentir le papillon au sortir de sa chrysalide.

Dans la journée, je traînais dans le secteur de Carnaby Street ou bien près d'un vieux bowling enfoui près de Piccadilly, et le soir, j'essayais de me faufiler dans les boîtes de rock et de rythm and blues disséminées dans Soho. En repensant aux trois événements marquants que j'eus à connaître durant cet été 1965, je me dis que les dieux d'East Anglia, vraiment, étaient avec moi.

Lorsque je décidais de ne pas rentrer à East Grinstead, les Groves m'avaient donné pour consigne de dormir chez l'une de leurs amies, Miss Postelthwaith, une femme charmante qui mettait à ma disposition l'un des lits les plus confortables dans lesquels il m'ait jamais été donné de dormir. Lucy Postelthwaith possédait l'élégance patinée de ces femmes à mi-vie qui n'ont jamais manqué de rien. Son éducation et ses manières semblaient irréprochables au point même qu'elle évitait de m'embarrasser avec son anglais oxfordien et s'adressait essentiellement à moi par signes et par sourires, comme le font naturellement les ressortissants des vieux pays colonisateurs lorsqu'ils tentent de prendre langue avec des « sauvages ». Je me sentis très vite à l'aise dans cet appartement cosy où nul ne me demandait jamais rien. Parfois, le matin, Lucy me préparait un petit déjeuner continental qu'elle m'apportait dans ma chambre. Un matin, elle entra tandis que, nu et bouillonnant d'une stupide sève adolescente, j'utilisais son incroyable matelas comme un trampoline qui à chaque impulsion m'envoyait presque dinguer au plafond. Lucy ne fut pas choquée par ce spectacle rebondissant. Elle se contenta de déposer son plateau sur la commode, de s'asseoir sur le fauteuil et de m'encourager d'un sourire explicite à continuer mes exercices.

Lorsque je fus à bout de souffle, elle fit mine d'applaudir et m'adressa ce que je devinais être un compliment dans lequel figurait le mot « spring ». J'étais convaincu qu'elle me félicitait pour mon « ressort », à moins qu'elle ne s'inquiétât pour ceux de son matelas. Entre nous, ce jeu devint très vite une habitude, et chaque fois que je dormais chez elle, Lucy Postelthwaith entra le matin dans ma chambre avec son plateau et, tel un petit soldat observant le règlement, mon machin au grand air, je la régalaï pendant cinq bonnes minutes du spectacle gymnique de mes couilles à ressorts. Avec toujours ce même sourire de bon aloi, Lucy les regardait valser. Parfois, par pure gentillesse, elle me glissait une dizaine de livres dans la poche. Je me voyais déjà, jeune homme étincelant et précoce, à l'orée d'une prometteuse carrière de gigolo.

Ma seconde expérience fut de nature plus troublante. Dans le fameux bowling dont j'ai parlé plus haut, un après-midi, je rencontrai une Française un peu plus âgée que moi, elle aussi en stage de perfectionnement de langue. C'était une fille assez commune, aux attaches solides, mastiquant sans grâce un chewing-gum rosâtre, et dont on remarquait surtout le buste intimidant. Elle était vêtue d'un petit shetland moulant et d'une jupe écossaise à portefeuille. Je ne sais plus par quel concours de circonstances nous nous retrouvâmes dans les derniers rangs d'une salle de cinéma qui projetait un film américain dans lequel jouait David Niven. Nous nous connaissions à peine depuis deux heures et pourtant nous nous embrassions comme des forcenés, comme si notre vie en dépendait. Ma main brassait son imposante poitrine tandis que la sienne me branlait avec une précision enthousiasmante. J'avais l'impression qu'une poignée de truites arc-en-ciel gigotaient dans mon pantalon. Subjugué par la vitalité de ce vivier et désireux de retarder une échéance dont je pressentais l'imminence, j'essayais d'oublier ces délices en me concentrant sur les cinématographiques aventures de David Niven. Mais cette méthode me fut d'un bien piètre secours et j'explosai bien avant que le héros du film ait eu le temps d'allumer la mèche de la dynamite qu'il manipulait depuis un bon moment. Voilà où nous en étions lorsqu'elle glissa sa main dans mon dos et entreprit de me caresser les reins. Elle me massait de la même façon qu'elle malaxait son chewing-gum : sans désespérer. Je n'imaginai pas qu'une femme ait jamais fait ça à un homme dans une salle de cinéma. Et je ne pouvais davantage envisager que son majeur, vif et roublard, allait se faufiler entre mes fesses et, en une fraction de seconde, se planter en plein cœur de mon orifice anal. Personne ne m'avait jamais dit que des femmes pouvaient faire pareilles choses et surtout que les hommes y trouvaient leur compte. Aussi, souffle coupé, yeux écarquillés, je me redressais sur mon siège comme un ressort (sans doute mon fameux « spring »). Sitôt passé le choc de la surprise, je pris la main de la jeune fille et la serrais fort dans la mienne, plus pour me préserver d'une nouvelle attaque que pour lui témoigner une quelconque marque de tendresse ou d'affection. Et tandis que le film traînait en longueur, je pensais qu'un seul garçon au monde pourrait un jour faire le bonheur d'une fille pareille : mon ami David Rochas.

Sinika Vatanen n'avait rien à voir avec ce couple-là. Elle était simplement la fille la plus douce, la plus belle, la plus élégante de la terre. Finlandaise aux longs cheveux noirs et aux yeux verts, native de Tampere, elle aussi était là pour parfaire un anglais déjà fort convaincant. Nous nous étions rencontrés sur les galets de la plage de Brighton et nous avions immédiatement décidé de faire notre vie ensemble sans même nous en parler tant à quinze ans ces choses-là se voient au premier coup d'œil.

Nous nous étions aimés dès la première seconde et, bien sûr, resterions inséparables jusqu'à l'instant de notre mort. Une semaine durant, nous vécûmes ainsi, couchés l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, l'un à côté de l'autre, dans les bras l'un de l'autre. Quand elle me caressait, j'avais le sentiment de glisser sur de l'eau. Nous marchions sur les piers qui avançaient vers la mer. J'avais oublié le visage de mes parents, la mort de mon frère, l'existence des Groves et même les réveils bondissants chez Miss Postelthwaith. Je n'étais plus que ce M. Vatanen dont toute l'Angleterre parlait, l'amant de la plus belle femme du monde, cet incroyable séducteur toulousain qui, à quinze ans, avait déjà tout expérimenté de la vie, du «

spring » matinal au toucher anal, en passant par le rôti vaginal. J'étais ce M. Vatanen quittant sa famille, son pays, abandonnant ses études, pour aller s'installer dans les sep-tentrions, au pays de la neige et des glaces, auprès de cette femme unique qu'il aimerait et protégerait jusqu'à la fin de sa vie. Bien plus tard, dans un livre dont j'ai oublié l'auteur, je lus cette phrase : « L'aisance, c'est de n'être jamais contraint de se donner à fond. » Ces quelques mots me firent aussitôt penser à Sinika Vatanen. Ils lui rendaient hommage mieux que je n'aurais jamais su le faire.

Notre histoire se termina de la plus simple des façons : elle prit son ferry pour la Finlande et moi, le mien, pour mon pays. Sitôt rentré, j'annonçais à mes parents ma décision de partir vivre à Tampere. Ils me conseillèrent d'aller prendre une douche avant de passer à table. J'écrivis à Sinika pendant trois ou quatre mois. Elle m'envoya des poèmes et des photos d'elle. Puis, un jour, elle y ajouta un cliché de son chien qui ressemblait à une sorte de vieille banane en peluche. Je ne saurais dire en quoi la vue de cet animal transfigura mes sentiments, mais, en l'espace d'une seconde, la plus aimée, la plus douce et la plus belle femme du monde sortit définitivement de mon cœur et de ma vie.

Sans doute étais-je en train de devenir un petit homme, avec tout ce que cela sous-entendait comme arrangements avec la dignité. Je poursuivis en tout cas des études ennuyeuses en écoutant les Rolling Stones, Percy Sledge, Otis Redding, tandis que la France s'accommodait tant bien que mal d'un troisième et même d'un quatrième gouvernement Pompidou. Dans les manifestations paysannes du Midi, l'on commençait à entendre tinter le fringant et rustique slogan « Pom-pi-dou, pompe-à-merde, pompe-à-sous ! » De Gaulle, lui, habitait toujours dans les Grandin qui s'appelaient maintenant Téléavia, Ducretet-Thomson ou Grundig. Il disait des choses comme : « La mano en la mano », « Vive le Québec libre », « L'Europe de l'Atlantique à l'Oural », ou enfin « Israël est un peuple sûr de lui et dominateur ». Plus j'écoutais cet homme, plus je le regardais fendre les foules avec son képi de gardien de square, plus il me paraissait habiter sur une autre planète et s'adresser aux pensionnaires imaginaires d'un zoo désaffecté. Dans les surbours d'alors on appelait les parents dépassés par leur époque, les « vieux », les « croulants ». Le *lider maximo*, père d'une patrie gérontophile, était, lui, simplement devenu une sorte de momie caractérielle vêtue de bandelettes kaki. Qu'ajouter d'autre ? Peut-être ceci : à l'occasion de ses déplacements, le Général avait abandonné l'ancienne Simca Régence présidentielle aux ailes impériales, pour voyager désormais en DS Citroën carrossée par Chapron. Ce changement s'opéra, bien sûr, au grand regret de mon père, républicain, certes, mais concessionnaire avant tout. Je serais bien incapable de dire où j'étais et ce que je faisais lorsque, en 1963, J. F. Kennedy fut assassiné. En revanche je me souviens parfaitement de ce dîner en famille quand, le 8 novembre 1967, la télévision annonça la mort d'Ernesto Che Guevara. C'était, il me semble, la première fois qu'à l'heure du repas, l'on montrait le cadavre d'un homme avec autant de désinvolture. Je revois les images de ce corps troué de balles, allongé et exhibé devant les caméras, pour que chacun soit instruit, sans le moindre doute possible, de la mort du guérillero, mais aussi pour que tous comprennent que les sentiers de la révolte étaient des voies sans issue. Il y avait une volonté patente d'édification, de mise en garde menaçante, dans cet avis de décès. Ces images-là s'ajoutaient à bien d'autres arrogances militaires, éclats barbares, coups d'État, et partout dans le monde occidental sourdait un courant de rébellion. Ce vent de sédition, encore irrégulier, fantasque, tourbillonnant, sortait de nos vies minuscules, se formait souvent à partir de choses insignifiantes, petites dépressions individuelles, désaccords familiaux, culturels ou éducatifs. La prise de conscience politique demeurait encore balbutiante, mais une génération était en train de naître qui ne voulait plus qu'on lui coupe les cheveux en brosse, pas davantage qu'on lui taille sa vie au carré ou qu'on la traîne à l'église. Une génération avide d'équité, de liberté, brûlant de prendre ses distances d'avec ses dieux et ses vieux maîtres. Une génération, oui, vraiment à cent mille lieues de la précédente. Jamais, sans doute, n'y eut-il, dans l'histoire, une rupture aussi violente, brutale et profonde dans le continuum d'une époque. 1968 fut un voyage intergalactique, une épopée bien plus radicale que la modeste conquête spatiale américaine qui ambitionnait simplement d'apprivoiser la Lune. Car en ce mois de mai, il s'agissait ni plus ni moins que d'embarquer, au même moment, sans budget particulier, ni plan concerté, ni entraînement, ni führer, ni caudillo, des millions d'hommes et de femmes vers une planète nouvelle, un autre monde, où l'art, l'éducation, le sexe, la musique et la politique seraient libérés des normes bornées et des codes forgés dans la rigueur de l'après-guerre.

Les causes de ces bouleversements ? Les garrots de Franco, l'assassinat de Martin Luther King, la suffisance des princes, le képi du Général, Tixier-Vignancour, la peste du clergé, le moisi des écoles, l'étau de la morale, la condition des femmes, la toute-puissance des mandarins, le *Torrey Canyon*, l'aplomb de Giscard, déjà, Pompidou et ses gauloises bleues, la guerre du Vietnam, Vatican II, l'affaire Ben Barka, et mon père, avec ses nouveaux discours modernistes sur ses Simca de merde, ma mère et ses silences névrotiques, ma tante Suzanne réclamant de l'ordre, un peu de sabre, davantage de goupillon et surtout du respect, son mari Hubert, sombrant dans l'alcoolisme mondain et la haine raciale, Odile, l'ancienne socialiste convertie aux palinodies giscardiennes, et même Dawson, le journaliste sportif rattrapé par l'aigreur, communiste enkysté dans les bibles têtues des congrès arrangés.

À dix-huit ans, en ce printemps, bien peu d'entre nous étaient instruits des subtilités idéologiques du mouvement. Les plus politisés se réclamaient des situationnistes, mais la grande masse suivait le sillage de Cohn-Bendit, Geismar, Sauvageot, en ignorant tout de la « Première proclamation de la section hollandaise de l'IS » signée Alberts, Armando, Constant et Har Oudejans. Pour ma part, et contrairement au stratège Debord qui au début des années soixante écrivait « La victoire sera pour ceux qui auront su faire le désordre sans l'aimer », j'adorais le bordel. Le bordel pour le bordel. Martyriser la rue comme l'on casse de vieux jouets. Rompre des liens, briser les règles en une dernière colère d'enfant. Le bordel en ce qu'il avait de vivifiant et d'incontrôlable, un bordel quasi liquide qui s'infiltrait dans tous les interstices de la

société, vivant sur sa propre énergie, faisant sauter les plombs des usines et des familles, submergeant ce plat pays, un bordel qui montait à la vitesse d'une mer d'équinoxe, d'un cheval au galop et qui faisait fuir ces ministres en complet veston, comprenant, mais un peu tard, que l'on ne négociait pas avec la marée.

Le 22 mars, tandis qu'à Nanterre les étudiants occupaient les locaux administratifs de leur faculté, moi, à Toulouse, je m'asseyais au volant de ma première voiture, une Volkswagen de 1961, de couleur « perlweiss », équipée de doubles pare-chocs, d'une batterie de six volts et d'un toit ouvrant en toile. C'était une reprise du garage, soixante-dix mille kilomètres au compteur, garantie familiale. Mon père avait supervisé la révision de ce véhicule avant la remise solennelle des clés dans son bureau. Il avait dit à peu près ceci : « J'espère que cette auto te conduira jusqu'au bac. » C'était bien là de l'humour paternel : concis, minimal, sinistre. Puis il avait ajouté sur un ton qui m'apparut plus professionnel : « Je crois qu'elle est de première. » Il adorait ce qualificatif et l'employait à tout bout de champ. Un repas était de première, une voiture, bien sûr, mais aussi un film, une journée, un match de rugby, un raisonnement ou tout simplement un con. J'avais donc une auto « de première », un formidable jouet d'émancipation, un missile de liberté qui me transportait de joie. À chaque accélération, j'écoutais siffler la turbine chargée de refroidir les quatre petits cylindres avec le sentiment d'être aux commandes de quelque chose qui me dépassait. Mais je sentais aussi que grâce à ce volant en bakélite, j'étais, pour la première fois, en mesure de diriger ma vie. Mon mouvement du 22 mars se résuma donc à un tour de ville, quelques kilomètres de route et un retour à la maison avec la même fierté que « celui-là qui conquiert la toison ».

Aux émeutiers, je dois une fière chandelle, celle de ce baccalauréat bouffon et enturbanné, offert sur un plateau par une caste que je voyais trembler pour la première fois. Je n'ai jamais aimé les professeurs. Je ne fais pas partie de ces repentis de la scolarité ou de l'université rendant un hommage tardif, voire posthume, à l'un ou l'autre de leurs anciens maîtres censés les avoir élevés au-dessus de leur condition en leur révélant les beautés de la littérature et les charmes des sciences physiques ou humaines. Tous les enseignants que j'ai croisés dans ma vie - instituteurs, professeurs, assistants, titulaires de chaire, remplaçants de pacotille -, tous étaient des rosses, des carnes, des baltringues lâches et démagogiques, imbus d'eux-mêmes, serrant la bride aux faibles, flattant la croupe des forts, et conservant jusqu'à la fin ce goût maniaque de la classification, de l'élimination, de l'humiliation. L'école ou la faculté ne me sont jamais apparues comme des lieux d'apprentissage ou d'épanouissement mais plutôt comme des centres de tri chargés de remplir, selon la demande, usines et bureaux. Aussi, lorsqu'en ce printemps le bonheur me fut donné, à moi, ignorant constitutionnel, cancre jusqu'à la moelle, d'étaler mes lacunes face à ces kapos tremblotants, je jurais, quoi qu'il arrive plus tard, de ne jamais renier la grâce de ces moments-là. Il était impossible de ne pas avoir son baccalauréat en 1968. Amputé de ses épreuves écrites, l'examen se résumait à une méfiante poignée de main entre l'élève et le professeur, ce dernier félicitant systématiquement le premier pour la brillance et la concision d'un exposé qui parfois n'avait même pas été prononcé. Pour une fois, les petits douaniers du savoir furent contraints de relâcher leur vigilance, d'abandonner leur zèle et de laisser passer la lie des contrebandiers qu'en d'autres temps ils se faisaient une joie et un devoir de questionner, fouiller et refouler. Je me présentais tête haute devant mes examinateurs, qui me couvrirent d'éloges et de mentions. Comme au rugby, le pack des insurgés qui poussait derrière moi venait de me propulser derrière la ligne blanche qui matérialisait l'en-but de la faculté.

Outre les frissons de joie ressentis à l'occasion de ces inattendus face-à-face, je compris, grâce à ces oraux et au mouvement qui les avait imposés, que, dans la vie d'une société, tout était régi par des rapports de force. Si l'on était assez nombreux pour les inverser, les vautours sanguinaires d'hier se transformaient instantanément et comme par magie en une nuée d'insignifiants moineaux.

À la maison, ce mois de mai fut un mois comme les autres : triste, morne, silencieux. Malgré les grèves, mon père partait pour le garage tous les matins vendre son lot de Simca. Ma mère, elle, s'en allait remettre dans le droit chemin la prose impropre, le salmigondis littéraire qu'on lui soumettait quotidiennement. À table, nulle conversation sur les mouvements de rue, sur le bien-fondé de la révolte ou l'attitude du gouvernement. Simple, peut-être, ce mot de mon père devant les images des dépôts d'essence bloqués : « Cette fois je trouve qu'ils poussent un peu. » L'essence était à ses yeux plus sacrée que le sang divin. Sans essence, plus de voitures. Tout le monde, dans la famille, n'émettait pas des remarques aussi mesurées. Je me souviens notamment d'un dîner explosif, vers la fin du mois de mai, dans le jardin de la maison de ma grand-mère où nous vivions désormais. Dans la chaleur du soir et sous les ridicules ampoules multicolores que mon père avait accrochées aux branches du marronnier, deux clans irréconciliables s'étaient rapidement formés. Le premier regroupant les gaullistes fervents, avec mon impossible tante Suzanne, sa sœur Odile, exsocialiste, toujours professeur, et un couple de leurs amis, les Colbert, splendides spécimens d'anciens collaborateurs reconvertis à la realpolitik. Du côté des insurgés on trouvait bien sûr Jean, mon cousin, cohn-bendiste de la première heure, son père Hubert, qui par antigauillisme féroce jouait, comme il disait, « la carte du pire » pour faire tomber le Général, Dawson, méfiant vis-à-vis des gauchistes, mais aligné sur la ligne flottante du Parti, et moi, bachelier putatif, dernier des Mohicans, bouillonnant d'une sève brouillonne. Mes parents, comme toujours, hôtes silencieux, suivaient les débats d'une oreille absente. Jusqu'au moment où, exaspérée par les considérations de ma tante Suzanne sur l'indispensable respect de la réussite, ma mère l'interrompit pour citer la Montespan d'une voix pleine d'équanimité : « La grandeur d'une destinée se fait de ce que l'on refuse autant que de ce que l'on obtient. » Tout le monde en resta bouche bée. Je crois bien que c'était la première fois depuis la mort de mon frère que ma mère prenait de cette façon la parole en public.

- Ce n'est pas avec pareille doctrine que l'on fait avancer une société, osa un Colbert couperosé. On voit bien où sont en train de nous mener ceux qui, justement, en ce moment refusent le système.

- Absolument, ajouta Suzanne. Dans une vie, tout est à prendre. Tout. Et si ce n'est pas toi qui le prends, une autre s'en emparera à ta place, alors...

L'extrême vulgarité intellectuelle de cette femme ramenait tout à la notion même de propriété et d'accumulation. Elle n'avait pas écouté ce qu'avait dit ma mère, elle avait seulement entendu le mot « refuser » qui recouvrait à ses yeux l'un des concepts les plus blasphématoires de la langue française. Il fut ensuite question de récupération, Jean s'attaqua aux lois aliénantes du « système » et son père théorisa avec sa légèreté coutumière sur le terme de « chienlit ».

- C'est bien une expression de tapette de garnison...

- Hubert, est-ce qu'il peut t'arriver de faire une phrase complète sans dire une grossièreté ?

- Ma chère Odile, ex-socialiste, néo-gaulliste et future quoi, chabaniste ? pompidiste ? edgar-fauriste ? je vais te dire une bonne chose : un vichyssois comme moi - puisque tu aimes tant rappeler ce point d'histoire -, qui se l'est fait mettre aussi souvent et aussi profond par ton cher général, peut bien, en contrepartie, le traiter, de temps en temps, de tapette de garnison, non ?

- Moi, en tout cas, je suis d'accord avec ma sœur, trancha Suzanne. Je trouve que de Gaulle a parfaitement posé le problème : le temps de la réforme est peut-être venu - je dis bien peut-être -, certainement pas celui de la chienlit.

Et c'est alors que je lançais cette réplique qui, pour manquer politiquement de substance, recouvrait une certaine réalité : Oui, mais, justement, nous, ce qu'on aime, c'est le bordel. Tout le monde se tourna vers moi comme si je venais de lâcher un énorme pet sonore. Du bout des doigts, Suzanne lissa ses paupières et, se tournant vers mon père, dit d'un ton affligé : « Comme disait maman, mon pauvre Victor, je crois bien qu'un jour cet enfant te fera pleurer des larmes de sang. »

D'une certaine façon, ma tante venait de faire preuve d'un certain talent prémonitoire si l'on veut bien considérer les événements qui allaient se produire quatre ou cinq jours plus tard.

Imperceptiblement, le mouvement s'anémiait. De Gaulle se préparait à aller chercher des garanties chez Massu, à Baden-Baden, la droite fourbissait son grand défilé, et l'essence, le tout-puissant carburant, la fiole des foules, revenait dans les pompes. Tous les soirs cependant, des rassemblements de manifestants plus ou moins spontanés élevaient des barricades et s'accrochaient avec les CRS<sup>1</sup>. À Toulouse, les affrontements, pour être moins spectaculaires qu'à Paris, n'en demeuraient pas moins vifs et nombreux. N'étant pas encore à l'université, n'appartenant à aucun groupuscule, je traînais dans ces arènes dépavées et chlorées comme un touriste solitaire. Il y avait souvent des heurts sur les boulevards de Strasbourg et Carnot, des échauffourées violentes. Au son des grenades, les CRS chargeaient en troupeau, faisant s'égailler les manifestants les plus impressionnables dans les petites rues adjacentes, tandis que les anarchistes convaincus tenaient fermement leurs positions et ripostaient à coups de pavés et de cocktails Molotov. Il fallait être de marbre pour demeurer à l'écart de pareilles joutes et ne pas, à un moment donné, rejoindre le camp des insurgés.

En ce qui me concerne, je choisis de rallier leurs rangs en un lieu et en un moment pour le moins singulier. Ce soir-là, deux ou trois barricades avaient été élevées sur le boulevard Carnot et la police avait fait preuve d'une violence redoublée. Sonnés par les gaz et le bruit des explosions, nous nous étions regroupés vers la place Jeanne-d'Arc, à deux pas du garage de mon père, et l'endroit avait été prestement dépavé en prévision d'une nouvelle charge des compagnies républicaines de sécurité. Vers vingt-deux heures, après de nombreuses petites escarmouches, elles avaient donné un assaut qu'elles espéraient définitif.

Allez savoir ce qui se passa dans nos têtes ce soir-là. Allez savoir pourquoi, au lieu de nous enfuir dans les couloirs des rues attenantes, nous conservâmes fermement nos positions, ripostant avec une telle conviction que ce furent les gardes mobiles qui battirent en retraite. Dans l'affolement et la précipitation, un groupe de militaires étourdis s'engagea dans une rue fréquentée au centre de laquelle se trouvait le garage Simca de Victor Blick. Les plus au fait de la topographie locale, inversant pour une fois les rôles, lancèrent une charge contre cette troupe coupée de ses soutiens et qui commit l'erreur de se réfugier derrière les piliers de soutènement du bâtiment abritant la concession familiale. C'est ainsi que pavé après pavé, je bombardais la soldatesque mais surtout les lumineuses vitrines du garage paternel, qui, sous l'effet des impacts, explosaient les unes après les autres avec un bruit rappelant des vagues atlantiques s'écrasant contre les blocs d'une jetée.

Durant ce siège, je dois bien reconnaître qu'une part de moi-même criait aux émeutiers « Arrêtez, arrêtez, c'est le garage de mon père, un brave type qui vend juste des Simca à des travailleurs qui s'appêtent à partir en vacances ! », tandis qu'une autre, moins indulgente, redoublait de violence et hurlait en citant Vaneigem : « Le désespoir de la conscience fait les meurtriers de l'ordre ! »

Au lendemain du siège je n'eus pas le courage d'accompagner mon père au garage et de faire semblant de partager son affliction. Je me contentais, le soir, d'écouter le compte rendu qu'il fit de ce saccage, sur un ton et en des termes, comme à son habitude, très mesurés.

Vers la mi-juin, le gouvernement décida de dissoudre les formations d'extrême gauche, la police fit évacuer la Sorbonne, l'Odéon, toutes les rues du pays, Renault vota la reprise et une large majorité de la nation plébiscita le Général.

Un mois plus tard, les forces du pacte de Varsovie remettaient la Tchécoslovaquie à la norme et la France faisait exploser sa première bombe H. Tout revenait à l'identique, et, pourtant, plus rien ne serait comme avant. Je m'inscrivis en

<sup>1</sup> Compagnie républicaine de sécurité – Francouzská pořádková policie.

sociologie à l'université du Mirail balbutiante et me préparai à une nouvelle vie.

Un an plus tard, le 28 avril 1969, désavoué par un référendum qui ressemblait à un péché d'orgueil, de Gaulle démissionnait de toutes ses charges. Tandis qu'en famille et devant la télévision, nous suivions sans grande passion le résultat de ces élections, mon père fit soudain un geste de la main comme s'il voulait saisir quelque chose qui passait devant lui, puis s'écroula sur la table, victime de son premier malaise cardiaque.

### **ALAIN POHER (Premier intérim, 28 avril 1969-19 juin 1969)**

Avec ses grues, ses engins mécaniques, ses innombrables petites unités architecturales cubiques, l'université du Mirail ressemblait à l'idée que l'on peut se faire d'une station balnéaire en construction. Une petite ville bon marché, populaire mais sans mer à proximité, bâtie à la va-vite pour entasser l'exceptionnelle génération spontanée d'étudiants éclosée en 1968. En sociologie, première UER à émerger de ce nouveau continent, la vie était douce, l'enseignement facultatif et le gauchisme obligatoire. Le professeur le plus à droite de toute l'unité était membre du Parti communiste français. Les autres, d'obédience trotskiste, anarchiste ou maoïste, se haïssaient et se livraient des guerres d'influence sournoises pour imposer leurs prêches dans ces nouvelles chapelles gauchistes. Trop occupés à ferrailer et à s'affronter dans de subtiles joutes idéologiques, ces intellectuels nous distribuaient avec une grande prodigalité des unités de valeur qui, bien sûr, n'en avaient aucune.

Mon père se remettait lentement de ses ennuis de santé et ne passait plus que quelques heures par jour au garage. Durant ces mois difficiles, il ne me demanda jamais la moindre aide, ni ne me proposa de prendre un jour sa suite aux commandes de Jour et Nuit. Sans doute avait-il deviné que mes projets me conduisaient dans une tout autre direction. En réalité je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais employer mon avenir. J'étais une sorte d'apprenti de la vie, disponible et mû par l'égoïsme aveugle et forcené de la jeunesse.

À la maison, la vie devenait de plus en plus pénible. L'atmosphère vespérale, lourde, oppressante, contrastait avec la fougue et la pétulance des joutes gauchistes qui, tout au long des après-midi, se succédaient dans les salles de cours. En rentrant chez moi, j'étais dans l'état d'esprit de ces détenus soumis à un régime de semi-liberté et qui, après avoir vécu une journée normale, doivent, le soir venu, réintégrer leur cellule. Conscients, sans doute, de leur incapacité à vivre des relations chaleureuses ou normales, mes parents ne faisaient rien pour me retenir auprès d'eux lorsque j'abrégeais, parfois de manière un peu cavalière, les repas que nous prenions en commun.

Depuis mon double succès au permis de conduire et au baccalauréat, mon apparence physique avait changé. Disons que je m'étais durci, virilisé, si tant est que ce terme ait jamais eu un sens. Je m'étais laissé pousser la moustache, une barbe hésitante et surtout les cheveux, qui maintenant retombaient négligemment sur mes épaules. Je ressemblais parfaitement à l'idée que je me faisais d'un étudiant libertaire, sans dieu, ni maître, ni revenu, mais bien vissé à la pointe extrême de la modernité.

Je n'avais donc qu'une idée en tête : partir de chez mes parents et mener enfin la véritable existence d'avant-garde que je méritais. De temps à autre, il m'arrivait de baiser avec une fille à l'arrière de la Volkswagen. L'exiguïté et l'inconfort de la banquette ne faisaient alors qu'attiser mon désir d'emménager au plus vite dans un logement décent.

Pour le reste, les choses continuaient leur route. De Gaulle parti, Alain Poher assura un court intermède à la tête du pouvoir. Il essaya même, le temps de son bref passage, de convaincre le pays qu'il pourrait être un peu plus qu'un intérimaire et se présenta aux élections présidentielles. Mais un homme né à Montboudif, Cantal, en 1911, ayant émargé chez Rothschild et recueilli 58,22 % des suffrages, le renvoya illico dans son repaire sénatorial.

Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2004, pp. 38-56.